Zigoneshi, chapitre 69 du livre de Jean-Pierre Brouillaud édité par Aluna, voyage du coq à l'âme.

Tant qu'il y a de l'altérité, un dialogue reste possible... Voilà ce qui me met une nouvelle fois sur la route, en janvier et février 2019, à travers ce monde de plus en plus normatif, avec la conviction qu'en détruisant la nature, l'humanité s'attaque à elle-même.

Cette fois-ci, direction la Colombie. Les Indiens Kogis sont une communauté d'environ 15 000 personnes, derniers héritiers de la grande civilisation précolombienne Tayronas. Il n'est pas du tout évident de les rencontrer. Ils affichent une méfiance bien compréhensible à l'égard de notre civilisation. Il faut dire que les faits ont parlé depuis 1526, l'année où Rodrigo de Bastida fonda la ville de Santa Marta. Tour à tour, les colons espagnols, les moines Capucins, les narcotrafiquants, les guérilleros et autres pilleurs de tombes et de ressources naturelles, leur volèrent vies et biens. Ils leur confisquèrent leurs terres en leur assénant au nom de la sacro-sainte modernité des croyances et des valeurs leur étant tout à fait étrangères.

Je connais très peu de choses à leur sujet, mais depuis un projet télévisuel inabouti – « Où va le monde ? », avec une amie productrice parisienne – j'éprouve un très fort désir de rencontrer ces hommes. Je sais qu'ils nous désignent sous le vocable « les petits frères », se nommant eux-mêmes comme « *hermanos mayores* » – frères aînés.

Ce qui m'attire et me pousse vers cette communauté ? Leur manière de vivre en solidarité avec tous les règnes du vivant, argument amplement suffisant pour confier mes pieds aux alizés des enthousiasmes qui me traversent. Et puis, il faudrait au moins être aveugle pour ne pas voir qu'une angoisse liée à la finitude de notre monde envahit notre société contemporaine, créant ainsi des tentatives de refuge dans des religions ou des nationalismes. Peu à peu émerge la prise de conscience inconfortable que notre société du néo-capitalisme et du consumérisme n'est pas forcément synonyme de progrès et de pérennité. Il faut trouver de nouveaux modèles, mais vers où aller ? Comme le disait Albert Camus : « Chaque génération se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. »

Où vivent les Kogis ? Au nord de la Colombie, dans la Sierra Nevada de Santa Marta. Cette montagne, dont El Pico Cristobal Colon culmine à 5 775 mètres, plonge en quelques dizaines de kilomètres dans les eaux turquoise des Caraïbes, après avoir décliné sur ses pentes une incroyable variété d'écosystèmes : neiges éternelles, pâturages d'altitude, arbustes et grandes herbes typiques des hautes Andes, forêts de brouillard, puis tropicales et humides, enfin déserts côtiers et ventés, hérissés de cactus. En 1855, le géographe français Elisée Reclus décide de s'installer au pied de la « montagne de Sainte Marthe ». Il sera fasciné par cette pyramide minérale, à ses yeux « un abrégé de toutes les merveilles du monde où l'on rencontre tous les aspects possibles de notre terre, depuis la forêt équatoriale jusqu'aux neiges éternelles ».

Pour ses habitants, plus qu'une simple montagne, la Sierra Nevada est le cœur du monde, la Terre Mère qui leur a transmis le code moral et spirituel régissant le quotidien de leur communauté. Sur des pentes escarpées, ces Indiens entretiennent et pérennisent leurs traditions depuis plusieurs millénaires. Leur religion ? Protéger et remercier la Terre Mère. Tout en dégustant un grand verre de jus de fruit de la passion, je me dis que la religion de l'intérêt personnel est sans doute ce qui aveugle le plus l'être humain.

Avant notre envol pour l'Amérique Latine, mon ami anthropologue madrilène me répète : « C'est la montagne, la Sierra Nevada, qui t'ouvrira ses portes, pas les indiens Kogis. » Je demeure perplexe devant cette allégation un peu ésotérique. Sur place, les mots apparemment obscurs d'Antonio s'éclairent quand nous découvrons qu'il existe chez les Kogis une consultation spirituelle, une divination, la « Yatukua ». Les Mamas – hommes éclairés, à la fois prêtres, guérisseurs et juges – se concentrent sur une question à la nuit venue, avant de laisser choir une petite pierre cylindrique percée dans une calebasse remplie d'eau. Ils répéteront plusieurs fois l'opération qui doit obligatoirement fournir cinq fois la même réponse pour que la voix de la Sierra soit entendue par toute la communauté. C'est alors l'observation de la façon dont les bulles remontent à la surface de l'eau qui sera lue et interprétée.

Notre question : « Pourrions-nous être reçus dans un de vos villages, échanger avec vous, et parfois sous l'œil de la caméra ?

— Pourquoi la caméra ?

— Parce que nous aimerions beaucoup montrer en France l'organisation de votre société, faire connaître votre regard si différent du nôtre et diffuser votre message à notre monde malade : Soyons Un. En d'autres termes : Voyons-en l'autre un frère et la nature comme notre mère. »

Privilégiant avant tout l'Être à l'Avoir, les Kogis initient très tôt – je devrais peut-être écrire « initiaient » car tout est en train de changer – certains de leurs enfants aux mystères des perceptions subtiles, à travers une ascèse rigoureuse menée dans des grottes d'altitude et jusqu'à ce qu'à leur tour, ils deviennent des Mamas. C'est à cette stricte condition qu'ils pourront alors veiller au bien-être de leur communauté et à l'équilibre des forces du vivant. La formation des Mamas peut durer dix-huit ans. Elle se déroule entièrement dans l'obscurité : un entraînement à quitter les apparences trompeuses de la lumière. Étant moi-même aveugle, et ayant organisé des rencontres avec les yeux bandés, cette transmission par l'expérimentation me va droit au cœur.

Pour les peuples premiers, tout a une âme. Dans la nature, tout fait sens. Chaque arbre, chaque tronc, chaque écorce, sont autant de visages d'Aluna. La réalité matérielle du monde sensible n'est qu'une première étape pour aller au-delà. Au-delà ? De l'autre côté ? Ailleurs ? Quel est ce monde qui échappe à la vue, ce monde invisible dont ces populations ont une conscience accrue ? Ils l'appellent « Aluna », conscience impersonnelle, ou le « Monde de Sé ». Il s'agit donc du monde de l'invisible, le monde des possibles, celui dont, selon les Kogis, nous venons tous, hommes, arbres, vents, étoiles, animaux, énergies.

La population de la Sierra Nevada est formée de quatre groupes : les Kogis, les Arhuacos, les Wiwas, les Kankuamos, qui, depuis plus de vingt ans, ne cessent de nous dire, notamment à travers Éric Julien et sa formidable association Tchendukua, que nous mettons notre planète en péril en ne respectant pas « *Nuestra Madre* », la Terre Mère.

Qui sommes-nous ?

Nous formons un groupe de cinq personnes autour du réalisateur Lilian Vezin, tous conscients que notre civilisation si irrespectueuse de la nature, « va droit dans le mur », comme le martèlent nombre de scientifiques et penseurs systémiques, en haussant la voix et en invitant les gouvernements à intervenir dans l'urgence écologique. De Bretagne : Lilian Vézin, avec qui j'ai réalisé le documentaire « deux hommes un regard » en 2016, lui aussi convaincu que ces Indiens que l'on a longtemps méprisés incarnent pour nous le paradigme d'une

société respectueuse du vivant. De Barcelone : Ilona Schneider, cantatrice polyglotte, notre traductrice. De Marseille : Ciccio, rencontré il y a trente-sept ans à Lima, grand randonneur devant l'éternel. Son véritable prénom ? Jean-Pierre, comme moi ! Alors pour éviter toute confusion, il s'est rebaptisé Ciccio, prononcer Tchitchio s'il vous plaît ! Ciccio, dans le film « Parfum de femme », de Dino Risi, avec Vittorio Gassman, est le guide de Fausto, aveugle cynique et inaccessible à toute pitié et qui repère les femmes à leurs parfums charnels. D'Ardèche : un peu étudiante, un peu nomade et bourlingueuse, Leïla Brouillaud, dite « cheveux-bleus », jeune femme de 23 ans, dont je suis le père, et sans l'aide de qui je n'aurais jamais pu parcourir la grande forêt du parc Tayrona avec ses pièges racinaires et ses longues dalles glissantes. De Bretagne aussi : Camille Barraud, compagne de Lilian, à la prise de son, toujours de bon conseil. D'Avignon : votre serviteur, fil rouge de notre film, guidé par Leïla, et parfois par Ciccio.

L'aventure.

Arrivés sur place, nous louons un carbet, maison de planches et de bambous ouverts au vent des Caraïbes et aux mille et un chants de coq déréglés qui s'égosillent nuit et jour. Après quelques jours nous avons l'honneur de recevoir la visite de trois Indiens Kogis et de leur Mama. Ciccio leur prépare en hâte un repas – ils arrivent de loin, à pied, et n'ont pas mangé depuis la veille. Nous apprenons alors le sens du mot « Zigoneshi ». « Nous les Kogis, habitants de la Sierra Nevada colombienne, nous avons un principe important : Zigoneshi. Ce mot signifie beaucoup de choses : Je t'aide et tu m'aides, ou bien, je te donne et tu me donnes. Il parle d'échange et d'entraide. Vous nous aidez et nous vous aidons. Ensemble, nous devons réapprendre à nourrir un seul chemin, une seule pensée, pour un avenir commun. »

Lilian et Camille offrent à nos trois visiteurs des coquillages ramassés sur la côte bretonne. Un précieux cadeau pour des mâcheurs de feuilles de coca ! Nous mettons ainsi en pratique Zigoneshi en rentrant dans l'échange. Le Mama parle uniquement kogi, les jeunes un peu espagnol – Ilona traduit habilement, en tentant de ne pas dénaturer leurs propos. « Que veux-tu ?, me demandent-t-ils en toute simplicité. Et que nous apportes-tu en échange ? » Ça y est. La possibilité d'un dialogue est en train d'émerger, ce qui ne veut pas dire que la Sierra nous accepte. « Nous souhaitons passer quelque temps dans une de vos communautés et réaliser un film documentaire. »

La cécité me paraît être un passeport et une passerelle possible vers cette civilisation de l'être qui développe une autre attitude envers la vie. En romantique de l'aventure, j'aimerais explorer leur territoire, les pieds offerts au vent, avec un cœur d'enfant et une écoute plus large que celle des oreilles de chair. Je ne veux pas débarquer chez ces frères aînés avec des griffes à la place des mains, pour m'approprier leur message et le dénaturer. Nous souhaitons être invités dans leur communauté à la seule condition qu'ils nous jugent dignes de témoigner du regard qu'ils portent sur le monde. Nous ne voulons pas être un poids ni être considérés comme des touristes en mal d'exotisme, mais bien comme des hommes en quête du lien qui unit tous les règnes.

Le même soir j'écris en braille :

Ce qui nous est étranger nous fait peur, semble nous menacer. Lorsque nous avons peur de nous, de la nature, par ignorance, par frilosité, en un mot par manque d'esprit de découverte, nous nous enfermons dans une forme d'existence rassurante, souvent matérialiste, d'où l'autre est exclu ou presque. La nature et nos semblables deviennent alors les objets de notre méfiance.
La peur nous oblige à nous dissimuler derrière la force, la violence, en nous imposant à nous-mêmes multiples masques et œillères, qui finissent par nous aveugler à l'importance de l'interdépendance et de l'altérité.
La force, le besoin de dominer l'autre, nous coupe alors et nous sépare de l'instant vivant, tel qu'il est. Dans cette crispation, il n'y a presque plus de vraies rencontres, l'esprit d'aventure et de partage est en somnolence.

Aujourd'hui, où de plus en plus de gens réalisent enfin que la dégradation environnementale est en majeure partie d'origine anthropique, nous avons, plus que jamais, beaucoup à apprendre de ces peuples premiers, dans leurs manières d'être au monde. N'avons-nous pas un peu trop considéré la Nature comme si ses ressources étaient inépuisables ? Pour reprendre le propos de Marco Lambertini, directeur du WWF : « Il ne peut y avoir de futur sain et prospère pour les hommes, sur une planète au climat déstabilisé, aux océans épuisés, au sols dégradés et aux forêts vidées, une planète dépouillée de sa biodiversité. » Ce que les Indiens Kogis savent depuis toujours de manière intuitive. Œuvrant en ce sens, ils représentent pour nous un modèle. Ils ont mis l'accent sur le bien-être collectif plus que sur l'individualisme forcené.

Ils vivent encore, du moins en altitude – c'est moins évident près du littoral – en totale autarcie économique et intellectuelle. Il n'y a pas de hiérarchie, les décisions se prennent collectivement. Inévitablement, il y a des ratés ; j'ai

approché ce genre de naufrage identitaire en Australie chez certains Aborigènes dans les petites villes du Bush, chez les Pygmées en Afrique centrale ou les Indiens aux USA, souvent des jeunes qui ont cédé à la tentation de notre monde clinquant et hyperconnecté. Dans un bus surchauffé, nous rencontrons trois jeunes Kogis ivres qui ne comprennent pas ce qu'ils font là. Cette triste scène de clochardisation nous fait mal, tandis qu'un air mille fois entendu de Vallenato (musique traditionnelle) hurle dans les haut-parleurs du bus brinquebalant. Mais que faire et que dire, si ce n'est tenter d'assumer notre impuissance devant ces trois jeunes Kogis égarés, insoutenable miroir ?

Quelques jours plus tard, nous apprenons avec une vive émotion que la Sierra, selon le rituel de la Yatukua, nous accepte et nous accueille dans un de ses villages au-dessus de Palmor. Miguel et ses deux frères nous proposent alors de leur monter du poisson et de la toile blanche. Cette demande de poisson nous arrache quelques éclats de rire. Nous nous imaginons cheminant à travers jungle et rochers avec un chargement sur le dos, olfactivement peu discret sous le farouche soleil des tropiques. Notre équipe fonctionne bien, l'humour et la bienveillance sont de mise en toute situation. Par chance, nous sommes en lien avec une association franco-colombienne, la Semilla, qui nous explique que, ouf !, c'est du poisson séché que nous devons acheter au marché de Santa Marta. Ça sera bien moins épique pour le transport.

En arrivant dans leur minuscule village, le Mama Sale nous accueille avec un petit rituel de conscientisation et de nettoyage : « Ressentez d'où vous venez, quelles sont vos intentions, qu'avez-vous apporté, qu'attendez-vous de nous… »

Zigoneshi : le titre de notre futur documentaire s'impose à ce moment-là. Après un silence réparateur, un espace de méditation partagée – les enfants nous observent de loin – le Mama nous demande de lui restituer toutes nos pensées.

Pour cette population en harmonie avec la nature, la vie est une quête constante d'équilibre qui se concrétise par le biais d'une méditation ayant comme support le « poporo » pour les hommes et le tissage pour les femmes, ainsi que des rituels de nettoyages physique, psychique et émotionnel. N'oublions pas que les Kogis se considèrent comme les gardiens de l'équilibre du monde.

Au fait, qu'est-ce que le *poporo* ? Le *poporo* symbolise l'identité de chaque homme. Il est composé de deux accessoires : une sorte de calebasse évidée qui contient des coquillages écrasés, et représente la féminité. Le deuxième accessoire est une tige de bois, qui représente la masculinité. Cette tige sert à porter la poudre de coquillages jusqu'à la bouche, tandis qu'ils mâchent la feuille de coca. La forte alcalinité des coquilles réagit au contact de la coca et libère ses principes actifs. Avec le temps, l'orifice du *poporo* se couvre d'une fine couche de calcium durcie par le va-et-vient répété du bâtonnet. On voit souvent les hommes frotter leur bâton sur le *poporo*, de manière machinale, bien que le bâtonnet soit déjà sec. Il s'agit en réalité d'un geste hautement symbolique : sur le *poporo*, ils consignent ou « écrivent » leurs pensées.

Au village, une petite maison de bois, bambous et fibres végétales – sans clous, ni vis – nous est désignée pour déposer nos corps et nos sacs. Nous y suspendons nos hamacs. En leur remettant nos cadeaux, nous comprenons que les trente mètres de toile blanche sont destinés à la confection de leurs vêtements. Les femmes tissent des « mochilas », leurs indispensables sacs. Nous déduisons alors que vu la perte de beaucoup de leurs terres de basse altitude, ils n'ont plus suffisamment d'espace pour faire croître le précieux coton avec lequel ils confectionnent leurs traditionnels habits blancs depuis plusieurs millénaires.

Les villageois nous suggèrent de ne pas trop nous éloigner du village, les paramilitaires rôdent dans la région. Lilian Vézin, notre réalisateur, possède du matériel, une caméra, un drone, un ordinateur, etc., de quoi attiser la cupidité de ces mercenaires à la solde de privés qui tuent et terrorisent les populations pacifiques pour extraire du charbon, planter des bananes arrosées de glyphosate pour le désherbage, et de la coca pour le juteux trafic de cocaïne. Une nuit, un coup de feu nous réveille, nous ne faisons aucun commentaire, mais du fond de nos hamacs, je suis certain que nous dormons l'œil ou l'oreille en alerte !

La Sierra Nevada est entourée par la « *linea negra* », une ligne noire d'énergie invisible reliant les sites sacrés et qu'il est interdit de franchir sans l'autorisation des Mamas. Notre activité au sein du *pueblito* consiste à parler, échanger, filmer. Quand nous posons certaines questions, la réponse nous coûte des heures d'attente. Les Kogis se réunissent alors la nuit dans la « nuhé », la maison sacrée où ils prennent des décisions en s'interrogeant collectivement et où ils accomplissent des rituels donnant la parole à la *Tierra Madre*. Heureusement, Leïla a eu la bonne idée d'apporter un jeu de cartes

imprimé en écriture braille, ainsi je peux jouer avec les amis en attendant les réponses des villageois.

Au fil des rencontres, nous découvrons que les Kogis n'ont pas le sens de la propriété. En fait ils se déplacent dans la montagne au gré des saisons et des travaux à accomplir ensemble. Les maisons appartiennent à la communauté et sont investies aux périodes de plantations, de récoltes et autres activités pour le bien collectif.

Aux heures des repas, on nous apporte de l'*agua de panella* (boisson à base de panella, sucre brut tiré de la canne) et une soupe avec une racine locale de malanga – en kogi, *mungi*.

Quand ils apprennent que je suis écrivain, ils me disent qu'ils ont perdu leur écriture et qu'ils auraient besoin de quelqu'un pour compiler leur savoir, leur généalogie. Nous découvrons combien précieuse est pour eux la mémoire et combien il est important de la transmettre. Miguel nous répète plusieurs fois : « Pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient. » En entendant de telles paroles, nous pressentons qu'ils redoutent la perte et l'appauvrissement de leurs traditions ancestrales. Je ne m'imagine pas vivre seul ici : aucun confort ni repères, et comme de toute façon il n'y a pas d'électricité, je ne peux pas prendre de notes et encore moins élaborer un livre. Pour écrire des textes longs, j'ai impérativement besoin d'un ordinateur doté d'une synthèse vocale.

Les deux frères de Miguel suivent des études en ville, non pas pour devenir des hommes modernes, mais bien pour revenir honorer la Sierra après avoir acquis un peu du savoir des *petits frères* et les moyens de protéger juridiquement leur communauté. « Tant que nous danserons, chanterons, ferons de la musique, me dit Mauricio – les prénoms espagnols sont des emprunts –, nous préserverons l'équilibre du monde. Nous devons remercier *Nuestra Madre*. » Apparaît ici une notion indissociable de leur culture que nous, les *petits frères*, avons négligée, à cause de notre appétit de tout posséder. Il s'agit de la notion de « *pagamento* », la dette naturelle qui participe à l'échange, à la fluidité d'un libre « prendre-donner », entre l'homme et la nature.

« Si on coupe un arbre pour fabriquer un pont, un toit, un enclos, on en plante un autre immédiatement. S'il pleut, nous ne devons jamais oublier de remercier *Nuestra Madre* par des rituels. Ne pas remercier c'est s'attirer la colère de la nature. La Terre Mère ne fait pas que donner, nous devons comprendre cela, elle réclame des soins, sinon elle se fâche : inondations,

volcans en fureur, sécheresses, tremblements de terre. » Un soir où les mouches mordeuses nous dévorent – à force de nous gratter, nos visages et nos mains sont sanguinolents – le Mama dit : « Si tu ne fais que prendre les cadeaux de la Terre Mère sans contrepartie, son sein va devenir aride et ses enfants, les plantes, les animaux, les hommes, vont tous mourir. »

Nous découvrons peu à peu leur méthode de maraîchage, proche de la permaculture, des associations de plantes se protégeant mutuellement de certains insectes et des ardeurs du soleil. Leïla, qui a fait ses études au Lycée agricole d'Aubenas et qui est passionnée par tout ce qui pousse dans la nature – arbres, légumes, fruits, graines –, me fait toucher la moindre écorce, la moindre termitière, sous l'œil de la caméra de Lilian. Ce village est loin d'être isolé, comme il en existe en plus haute altitude. Autour, il y a des *fincas* (plantations) de café, gérées probablement par des Colombiens.

En quittant nos nouveaux amis, nous savons qu'ils attendent de nous des moyens pour établir un dialogue avec la modernité, dans la vallée, à Palmor. En projetant notre film et en faisant des conférences, nous espérons recueillir des fonds pour soutenir *los hermanos mayores*, nos amis de cette fascinante Sierra Nevada et cet autre regard sur le monde.

Je ne voyage plus avec d'encombrants écrits en braille mais avec un lecteur audio, une carte SD sur laquelle j'enregistre tout ce que je veux, et cette nuit-là, seul sous les étoiles du vaste ciel amérindien, tandis que les Kogis jouent du tambour et de la flûte, je relis le message de l'archéologue et écrivain Fred Vargas :

Il est plus que temps que les choses changent. Oui il est vraiment plus que temps ! Depuis cinquante ans que cette tourmente menace dans les hauts-fourneaux de l'incurie de l'humanité, nous y sommes. Dans le mur, au bord du gouffre, comme seul l'homme sait le faire avec brio, qui ne perçoit la réalité que lorsqu'elle lui fait mal. Nous avons construit la vie meilleure, nous avons jeté nos pesticides à l'eau, nos fumées dans l'air, nous avons conduit trois voitures, nous avons vidé les mines, nous avons mangé des fraises du bout du monde, nous avons voyagé en tous sens, nous avons éclairé les nuits, nous avons chaussé des tennis qui clignotent quand on marche, nous avons grossi, nous avons mouillé le désert, acidifié la pluie, créé des clones, franchement on peut dire qu'on s'est bien amusé. On a réussi des trucs carrément épatants, très difficiles : faire fondre la banquise, glisser des bestioles génétiquement modifiées sous la terre, déplacer le Gulf Stream, détruire un tiers des espèces

vivantes, faire péter l'atome, enfoncer des déchets radioactifs dans le sol, ni vu ni connu. Franchement, on s'est marré. Franchement on a bien profité. Et on aimerait bien continuer, tant il va de soi qu'il est plus rigolo de sauter dans un avion avec des tennis lumineuses que de biner des pommes de terre. Certes. Mais nous y sommes. À la Troisième Révolution. Qui a ceci de très différent des deux premières (la Révolution néolithique et la Révolution industrielle, pour mémoire) qu'on ne l'a pas choisie. « On est obligé de la faire, la Troisième Révolution ? » demanderont quelques esprits réticents et chagrins. Oui. On n'a pas le choix, elle a déjà commencé, elle ne nous a pas demandé notre avis. C'est la mère Nature qui l'a décidé, après nous avoir aimablement laissés jouer avec elle depuis des décennies. La mère Nature, épuisée, souillée, exsangue, nous ferme les robinets. De pétrole, de gaz, d'uranium, d'air, d'eau. Son ultimatum est clair et sans pitié : Sauvez-moi, ou crevez avec moi.

Au mois de Mai dernier, je formulais, par l'intermédiaire de Facebook, mon désir de trouver un éditeur. L'ami Charles Coutarel m'indique les éditions Aluna – Vous avez dit Aluna ? J'entends la voix paisible du Mama Sale. La pierre noire qu'il m'a offerte et que je porte autour du cou semble s'animer et battre au rythme de mon cœur. L'aventure Kogi se poursuit. La barque d'or qu'ils ont évoquée m'invite à son bord et me donne de l'altitude pour retrouver la vraie vision. Je touche, autour de mon poignet, la cordelette qui me relie aux amis de la Sierra Nevada de Santa Marta et les mots me viennent…

Tant qu'il y a de l'altérité, un dialogue reste possible. Un avenir commun aussi…